

D 754 GUATEMALA: TÉMOIGNAGE D'ATROCITÉS

Le département du Quiché a été et est un point sensible des conflits fonciers et raciaux qui plongent aujourd'hui le pays dans la guerre civile. Nous nous en faisons ici l'écho depuis des années (cf. DIAL D 141, 305 et 452). Le cycle de la violence est désormais enclenché.

Depuis le massacre de l'ambassade d'Espagne à Guatemala-Ville, le 31 janvier 1980 (cf. DIAL D 599), la figure de Vicente Menchú, l'un des leaders indiens brûlés vifs, est devenue un porte-drapeau dont se réclame la population de la région.

On lira ci-dessous le témoignage de Rigoberta Menchú, sa fille âgée de 22 ans, qui raconte la mort atroce de son père, de sa mère et de l'un de ses frères. En deçà du langage révolutionnaire, on retiendra d'abord l'incroyable barbarie des forces répressives du pays.

Note DIAL

TÉMOIGNAGE DE L'INDIENNE RIGOBERTA MENCHÚ TUM

Je m'appelle Rigoberta Menchú Tum. Je suis la représentante des Chrétiens révolutionnaires "Vicente Menchú", une organisation révolutionnaire de masses qui est membre du Front populaire du 31 janvier de Guatemala (1). Mon père était Vicente Menchú, indien; pendant des années il a fait preuve de résistance héroïque aux attaques constantes des propriétaires terriens, jusqu'à ce qu'il meure brûlé vif dans les locaux de l'ambassade d'Espagne le 31 janvier 1980 (2).

J'ai ressenti au plus profond de moi-même la marginalisation dont ma race est victime, les exactions et les assassinats à l'encontre des miens, de ma famille et de mon peuple.

Le 9 décembre 1979, mon frère Patrocinio, de 16 ans, était arrêté et torturé pendant plusieurs jours, pour être ensuite conduit en compagnie de vingt autres hommes au parc de Chajul (3). Un officier de l'armée criminelle de Lucas García ordonna que les prisonniers fussent alignés sur un seul rang; puis il se mit à menacer et à insulter les gens du village, obligés de sortir de chez eux pour assister au spectacle: chaque fois que l'officier faisait une pause, les soldats se mettaient à frapper brutalement les Indiens prisonniers.

Quand l'officier-chacal eut terminé sa diatribe, les corps de mon frère et des autres prisonniers étaient enflés, couverts de sang, méconnaissables. C'étaient des formes monstrueuses, mais ils étaient toujours en vie.

(1) Cf. DIAL D 698 (NdT).

(2) Cf. DIAL D 599, 601, 620 et 697 (NdT).

(3) Cf. DIAL D 568 (NdT).

Quelques minutes plus tard, ils furent jetés par terre et arrosés d'essence. Armés de torches, les soldats mirent le feu à chaque corps de douleurs. Le capitaine riait, véritable hyène, et obligeait la population de Chajul à rester là afin d'atteindre son principal objectif: il fallait terroriser le peuple et qu'il sache comment on châtiait les "guérilleros".

Tous les gens pleuraient. A mesure que le temps passait, la colère montait en eux, ainsi que le courage. Leur indignation et leur force devinrent telles qu'ils se révoltèrent contre l'armée criminelle et firent partir les militaires du village. Restés seuls sur place, ils veillèrent les cadavres et leur donnèrent une sépulture chrétienne.

De toutes ces souffrances je suis partie prenante, comme l'est tout mon peuple: de la violence gouvernementale, de la guerre permanente dans laquelle l'enlèvement est une institution officielle, de l'exploitation, de l'oppression et de la discrimination. J'ai 22 ans. Ma souffrance et mon combat c'est aussi la souffrance et le combat de tout un peuple opprimé qui lutte pour sa libération.

Nous les Indiens, nous entrons en masse dans le combat car nous savons que c'est la seule façon de sortir de la misère, de l'exploitation, de la marginalisation. Nous sommes parfaitement conscients que le moyen c'est la participation révolutionnaire de tout le peuple, afin d'instaurer un gouvernement révolutionnaire, populaire et démocratique.

Je voyage dans divers pays pour faire connaître le combat des chrétiens au sein du torrent révolutionnaire que vit mon peuple, le Guatemala. Depuis que j'ai l'âge de raison je prends part à la lutte que les peuples indiens mènent contre les propriétaires terriens, en particulier au Quiché. Mon père a lutté pendant vingt-deux ans contre les propriétaires terriens pour ne pas être expulsé, lui et les voisins, de leurs petites possessions. On nous a obligés depuis longtemps, nous les Indiens, à vivre dans des régions où les terres ne sont pas propices à la culture des aliments de base; dans des régions où nous sommes en butte aux grands froids. A la saison des semailles, nous descendons à la recherche de terres appropriées et nous semons. Mais quand approche la récolte du maïs, du haricot et du blé, les propriétaires terriens font leur apparition et nous chassent des terres mises en valeur.

Ma mère était dirigeante de la communauté de San Miguel Uspantán, dans le département du Quiché. Elle a été arrêtée par l'armée, torturée pendant douze jours au bout desquels elle mourut dans de grandes douleurs. Les militaires exhibèrent ses habits dans les locaux de la mairie, dans l'espoir que ses enfants viendraient les réclamer, ce qui leur permettrait de nous prendre. Voyant que nous n'allions pas les réclamer, que nous ne réclamions ni ses habits ni son cadavre, ils jetèrent son cadavre dans la montagne près du village, sous surveillance permanente pour que personne n'aille le ramasser, jusqu'à ce que les bêtes l'aient dévoré.

Le gouvernement criminel et génocide de Lucas Garcia s'est employé à massacrer, dans l'espoir de contenir la lutte de notre peuple. Mais la réaction a été que des familles entières sont parties dans la montagne, et que d'autres, restées dans les villages et les villes, ont renforcé la lutte révolutionnaire de masses. Il est évident qu'en ce qui me concerne, il me revient de brandir le drapeau de mes parents et de mon frère. Je ne suis pas seule. C'est un peuple pauvre tout entier qui se coule dans le torrent révolutionnaire.

Aujourd'hui, notre tâche consiste à mettre en déroute la comédie des élections. Nous ne permettrons pas qu'une telle propagande arrive jusque dans nos communautés. De tout temps on nous a offert un morceau de terre, et que nous a-t-on donné? ... rien que l'expulsion et la torture!

Avec la force des masses combattives
présentes dans la guerre populaire!

Chrétiens révolutionnaires "Vicente Menchú"
membre du Front populaire du 31 janvier

Guatemala, le 2 décembre 1981

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous
vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 240 F - Etranger 285 F - Avion 350 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441